

Nuages dans un ciel rosé du cinéma

Nos vies privées de Denis Côté

Gérard Grugeau

Numéro 134, octobre–novembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25006ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2007). Compte rendu de [Nuages dans un ciel rosé du cinéma / *Nos vies privées* de Denis Côté]. *24 images*, (134), 69–69.

Nuages dans un ciel rosé du cinéma

par Gérard Grugeau

Denis Côté a de la suite dans les idées. Avec son nouvel opus, il confirme sa belle appétence pour un cinéma singulier qui creuse son sillon hors des sentiers battus de la production courante. *Nos vies privées* tient en effet du pari à haut risque. Imaginer en plein Québec profond la rencontre improbable d'un couple de Bulgares qui se sont connus sur Internet dans l'intimité fiévreuse des *chatrooms* (elle a immigré au Canada et lui est photographe à Sofia) demandait un certain culot que le film assume pleinement, d'autant plus que celui-ci est tourné presque exclusivement en langue bulgare. Il faut dire que l'étrangeté est au cœur même du projet, qu'il en colore subtilement les arcanes les plus secrètes. Et cette étrangeté, qui travaille souterrainement le récit au fil de son déroulement aussi tortueux qu'inattendu, produit plusieurs niveaux de tension. Étrangeté de la rencontre entre deux êtres, encore sous le charme de l'idéalisation virtuelle, qui doivent s'apprivoiser à l'arraché et négocier la délicate jonction entre le fantasme et le réel. Étrangeté de deux corps qui se découvrent et s'offrent à la fois pudiquement et violemment au regard de l'autre dans la fulgurance du désir. Étrangeté de l'utopie amoureuse qui sombre vite dans une sorte de sourde incommunicabilité et laisse bientôt le couple défait dans une solitude invincible et un désespoir horrifié. Étrangeté enfin de deux corps «étrangers» lâchés au cœur d'un pays et d'une culture aux codes inconnus (Festival du cochon de Sainte-Perpétue), la fiction s'ancrant alors tout naturellement dans la réalité documentaire comme le faisait déjà *Les états nordiques*, précédent film du cinéaste, qui sait l'importance des racines et des filiations d'ici et d'ailleurs.

À la fois drame sentimental et film d'horreur, *Nos vies privées* oscille entre deux pôles, à l'image du couple qui se délite et se libère de ses affects encombrants dans une séquence finale de danse où le personnage féminin s'arrache au

chaos furieux d'un réel devenu insoutenable comme dans les films de Claire Denis (*Beau travail*) ou de Philippe Grandrieux (*La vie nouvelle*). Ces filiations sont tout sauf fortuites et superficielles. Là se joue le cinéma de Denis Côté, dans les fracas intérieurs d'une humanité sur le qui-vive, menacée par quelque choc tellurique en devenir. La structure schizoïde du film sert cette plongée en spirale dans des zones incertaines où le fantasme mine sournoisement l'éclat premier d'une rencontre par trop séduisante, vite vouée à la désintégration. Quelles bêtes sauvages se cachent dans le jardin d'Éden improvisé, que recèle la forêt des mots où errent les amours prédateurs? Au-delà des corps «marchandisés» du monde virtuel, il y a certes le «ciel rosé» des promesses à venir (associé ici au sexe féminin), mais que cache le réel et ce ciel? Quels nuages menacent d'en assombrir la fragile plénitude? Qu'y a-t-il au-delà du désir immédiat, au-delà de cet appel vertigineux où commence la relation à l'autre, où commence une «vie privée», le vivre ensemble? Qu'en est-il de notre identité «nationale», de notre identité sexuelle, et quelles peurs y sont-elles liées? Voilà autant de thèmes que le film décline en filigrane d'une intrigue minimaliste menée avec talent.

Plus affirmée que dans *Les états nordiques*, la caméra du cinéaste sait installer un climat à l'unisson de la nature slave des protagonistes et des deux comédiens remarquables de justesse et d'intensité qui irradiant littéralement l'écran de leur présence tour à tour lumineuse et inquiétante. Les Cantons de l'Est revêtent des allures de «bois de bouleaux» à la Wajda,

les paysages nimbés de brouillard évoquent les élégies ensommeillées sokoroviennes. Pudique de nature, Denis Côté ose le rapprochement des peaux, ose les silences, incarne davantage ses visions en dessinant avec délicatesse le territoire sinueux d'un hypothétique état amoureux. Puis le film bascule, la caméra se fait plus fébrile, plus elliptique, alors que le fantôme s'empare du réel et l'étreint jusqu'au vertige. Le chalet isolé et un cimetière de voitures hanté par quelque monstre dérisoire deviennent la sombre forêt de l'inconscient où les instincts affolés se déchainent à loisir. La caméra se ligue avec le monstre, cerne à distance le couple apeuré livré en pâture à notre regard inassouvi. Plus rien ne passe, ni les mots, ni les regards. Le fossé entre eux se creuse, inexorable. Les monstres ont pris possession des personnages comme chez Zulawski. Le sexe n'a rien comblé. Le vide est là, terrifiant. Vite, se farder... aller faire la fête, un simulacre de fête plutôt, une mise à mort dans l'ivresse de la danse et des fumées d'alcool. Là, elle lui échappe à jamais, elle se sauve de lui et surtout d'elle-même. Quant à l'homme, il ne lui reste que l'illusion d'une victoire passagère, celle d'avoir terrassé la «bête» (ses démons intérieurs?) lors de la course folle du cochon grassé. Dernier plan énigmatique comme la face obscure de l'âme humaine dont le cinéma de Denis Côté se rapproche encore à tâtons. D'autres fracas sont à venir. 

Québec, 2007. Scé. et ré. : Denis Côté. Ph. : Rafaël Ouellet. Mont. : Christian Laurence. Son : Daniel Fontaine-Bégin. Mus. : Ramponneau Paradise. Int. : Penko Gospodinov, Anastassia Liutova. 82 minutes. Dist. : nihilproductions.

Sortie prévue : 30 novembre 2007

